



2014

IL CAPITALE CULTURALE

Studies on the Value of Cultural Heritage

JOURNAL OF THE SECTION OF CULTURAL HERITAGE

Department of Education, Cultural Heritage and Tourism
University of Macerata



eum

Il Capitale culturale

Studies on the Value of Cultural Heritage

Vol. 10, 2014

ISSN 2039-2362 (online)

© 2014 eum edizioni università di macerata
Registrazione al Roc n. 735551 del 14/12/2010

Direttore

Massimo Montella

Coordinatore editoriale

Mara Cerquetti

Coordinatore tecnico

Pierluigi Feliciati

Comitato editoriale

Alessio Cavicchi, Mara Cerquetti, Francesca Coltrinari, Pierluigi Feliciati, Umberto Moscatelli, Enrico Nicosia, Sabina Pavone, Mauro Saracco, Federico Valacchi

Comitato scientifico - Sezione di beni culturali

Giuseppe Capriotti, Mara Cerquetti, Francesca Coltrinari, Patrizia Dragoni, Pierluigi Feliciati, Maria Teresa Gigliozzi, Valeria Merola, Susanne Adina Meyer, Massimo Montella, Umberto Moscatelli, Sabina Pavone, Francesco Pirani, Mauro Saracco, Michela Scolaro, Emanuela Stortoni, Federico Valacchi, Carmen Vitale

Comitato scientifico

Michela Addis, Tommy D. Andersson, Alberto Mario Banti, Carla Barbati, Sergio Barile, Nadia Barrella, Marisa Borraccini, Rossella Caffo, Ileana Chirassi Colombo, Rosanna Cioffi, Caterina Cirelli, Alan Clarke, Claudine Cohen, Lucia Corrain, Giuseppe Cruciani, Girolamo Cusimano, Fiorella Dallari, Stefano Della Torre, Maria del Mar Gonzalez Chacon, Maurizio De Vita, Michela Di Macco, Fabio Donato, Rolando Dondarini, Andrea Emiliani, Gaetano Maria Golinelli, Xavier Greffe, Alberto Grohmann, Susan Hazan, Joel Heuillon, Emanuele Invernizzi, Lutz Klinkhammer, Federico Marazzi, Fabio Mariano, Aldo M. Morace, Raffaella Morselli, Olena Motuzenko,

Giuliano Pinto, Marco Pizzo, Edouard Pommier, Carlo Pongetti, Adriano Prosperi, Angelo R. Pupino, Bernardino Quattrococchi, Mauro Renna, Orietta Rossi Pinelli, Roberto Sani, Girolamo Sciuillo, Mislav Simunic, Simonetta Stopponi, Michele Tamma, Frank Vermeulen, Stefano Vitali

Web

<http://riviste.unimc.it/index.php/cap-cult>

e-mail

icc@unimc.it

Editore

eum edizioni università di macerata, Centro direzionale, via Carducci 63/a - 62100 Macerata
tel (39) 733 258 6081
fax (39) 733 258 6086
<http://eum.unimc.it>
info.ceum@unimc.it

Layout editor

Cinzia De Santis

Progetto grafico

+crocevia / studio grafico



Rivista accreditata AIDEA

Rivista riconosciuta CUNSTA

Rivista riconosciuta SISMED

Periferie
Dinamiche economiche territoriali
e produzione artistica

a cura di Giuseppe Capriotti e Francesca Coltrinari

Saggi

Relation entre l'environnement politique et économique et la production architecturale dans la ville de Dubrovnik aux XVII^e et XVIII^e siècles

Anita Ruso*

Abstract

Durant les débuts de la période moderne, Dubrovnik (Ragusa en latin), une ville entre l'Orient et l'Occident, fonda sa richesse sur le commerce. Malgré sa position géographique favorable, la ville se situe dans une zone sismique complexe. Le grand séisme qui ravagea Raguse en 1667 tua environ 2000 de ses habitants et détruisit un grand nombre de bâtiments. Cet article porte sur les relations entre la production artistique et l'environnement économique dans la ville de Dubrovnik après le grand séisme qui fournit l'occasion de procéder à une rénovation architecturale de grande envergure. Jusqu'à présent, la vaste bibliographie portant sur ce sujet n'a pas encore mis l'accent sur ce rapport. La question se pose de savoir combien et comment furent payés les architectes qu'y vinrent à l'instigation d'ambassadeurs et d'agents commerciaux ragusains. En outre, l'article cherche à éclairer la situation économique de Dubrovnik à partir du milieu du XVII^e jusqu'au début du XVIII^e siècle.

* Anita Ruso, Doctorante, Ecole Pratique des Hautes Etudes (EPHE, Sorbonne) – Faculté des humanités et des sciences sociales, Université de Zagreb, Ivana Lučića, 3, HR-10000 Zagabria, Croazie, e-mail: anita_ruso@yahoo.com.

During the Early Modern period, Dubrovnik (Latin Ragusa) managed to benefit from its geographical position between the East and the West, making trade the base of its wealth. Unfortunately, the city was also in the zone subject to seismic activity, and the strong earthquake that struck the city in 1667 killed around 2000 people and physically damaged most of its architecture. Therefore, this article discusses the relationship between artistic production and the economic environment in the city of Dubrovnik after 1667. The consequences of the so called “Great Earthquake” have been partially investigated in terms of importation of architectural projects and architects, but there is no scholarly work on the economy of rebuilding of the city on the periphery of catholic Europe. The article includes a list of repaired and rebuilt architecture as well as information about the payments for it and the general economic situation in Dubrovnik from the middle 17th until the beginning of the 18th century.

1. *Dubrovnik, l'ancienne Raguse: la république en périphérie*

Suite à de nombreuses études qui ont considérablement approfondi nos connaissances sur l'économie et la production artistique dans la ville de Dubrovnik, l'ancienne Raguse, cet article interroge jusqu'à quel point la situation économique de la République Ragusaine influençait sa production artistique, avant tout architecturale, la plus coûteuse. L'article va confronter la situation géopolitique et économique de Raguse avec celle de l'univers artistique. Nous espérons que nos réflexions serviront de point de départ aux chercheurs qui s'y intéresseront.

Parler de la ville de Dubrovnik dans le cadre de sa production artistique et de son économie aux XVII^e et XVIII^e siècles, c'est évoquer de prime à bord sa position géographique à laquelle elle doit le succès de son commerce et la richesse de ses habitants. Sa position géographique située entre l'Ouest et l'Est, deux civilisations si différentes à tant d'égards, et également entre les routes fréquentées de la navigation en mer Adriatique, fut à l'origine de son essor économique. La mer Adriatique était la route la plus importante vers le Levant. Cette mer était la frontière géographique entre l'Occident et le Levant¹. Même si Venise tenait l'entrée de l'Adriatique avec l'île de Corfou et même si la ville elle-même était la seconde position-clef de la mer Adriatique, Raguse y jouait un rôle incontournable. Cet emplacement était beaucoup plus qu'un simple croisement de voies commerciales; c'était un endroit où se mêlaient les civilisations; l'Orient s'y prolongeait, Byzance y survivait.

Raguse est placée au pied d'une très haute montagne, partie en plaine, partie en colline, baignée de trois côtés par la mer; par deux portes seulement on peut en sortir, la troisième est

¹ Outre la région de Dalmatie sous la tutelle de Venise et la République indépendante de Raguse, il n'existait à l'est de l'Adriatique aucun autre pays qui n'appartînt pas aux Ottomans. C'est pour cela qu'on peut parler de la mer Adriatique comme frontière entre deux civilisations.

celle du port. La ville n'est pas grande, mais elle est assez peuplée et riche, et moyennant douze mille ducats de tribut elle se tient en bons termes avec le Turc².

La zone frontière dont elle savait puiser les avantages multiples était sans doute une zone où le catholicisme de Dubrovnik était en rivalité avec le monde orthodoxe menaçant du haut de ces montagnes, ainsi qu'avec l'immense péril turc.

Situé au sud de la mer Adriatique, sur la périphérie du monde occidental, le rôle de Dubrovnik était de servir d'intermédiaire entre les Balkans et l'Occident. Cet intermédiaire discret, efficace et sûr, servit aussi bien les intérêts des Ottomans que ceux des Occidentaux, tout en se protégeant et en s'enrichissant lui-même.

2. Contexte politique: Raguse, vassale de l'empire ottoman

A partir de 1354, les Turcs commencèrent à subjuguier peu à peu les états balkaniques³. En 1526, le roi de Hongrie et de Croatie Louis II Jagellon fut vaincu et tué à Mohács. Au moment de l'occupation ottomane des pays balkaniques, les Ragusains réagirent rapidement en investissant tous leurs capitaux disponibles dans la rénovation de leur flotte de commerce⁴. Après la mort de Louis II, Dubrovnik décida d'accepter le protectorat de la Sublime Porte. En 1443 la ville mobilisa ses diplomates pour permettre la survie du commerce ragusain dans le territoire menacé par l'expansion ottomane⁵. Les habitants de Dubrovnik prirent des mesures afin d'assurer un *modus vivendi* avec les nouveaux maîtres des Balkans, ce qui était essentiel pour leur vie économique et pour leur survie politique. Ainsi, Raguse dut accepter en 1442 de verser un tribut annuel en échange de privilèges assurant les conditions de l'activité commerciale des Ragusains sur le territoire ottoman. Régulièrement renouvelée au moment des successions sur le trône ottoman, cette convention garda essentiellement le même caractère, mis à part le montant du

² Du Frasné-Canaye 1573, p. 14.

³ Vers la fin du XIV^e siècle ils avaient vaincu à *Kosovo polje* (Le champ de Kosovo) une coalition serbe, bosniaque, bulgare et albanaise tandis que la Hongrie-Croatie de Louis I^{er} d'Anjou était à son apogée. La Serbie devint un pays vassal et la Bulgarie fut annexée à l'Empire ottoman. La poussée turque fut momentanément arrêtée par les Hongrois dans les années 1430-1440. Quand ils reprirent l'initiative, ils furent vaincus, faute de soutien occidental, à Varna, en Bulgarie, en 1444.

⁴ Les navires ragusains étaient de fort tonnage, grands et robustes, et ne nécessitaient qu'un équipage restreint. Les voiliers ragusains, dont le nom anglais *argosy* est bien connu de Shakespeare, permettaient les échanges des deux mondes conflictuels. Voir Grujić 2007, p. 88.

⁵ Un succès important des diplomates ragusains fut remporté en 1443 et la République Ragusaine devint le seul pays chrétien qui pouvait commercer dans l'Empire ottoman, c'est-à-dire dans toute la péninsule balkanique, surtout le long des routes qui menaient vers Istanbul en passant par les actuels Monténégro, Kosovo, la Bulgarie et la Macédoine, mais aussi Buda (actuelle Roumanie) et en Serbie.

tribut qui devait graduellement passer 1500 ducats d'or vénitiens en 1458, à 5000 ducats en 1468, à 9000, puis à 10.000 en 1472, pour se stabiliser à 12.500 ducats en 1481. A partir de l'année 1703, les Ragusains ne payèrent cette somme que tous les trois ans. Le tribut annuel que la ville versait lui assura pendant des siècles la protection et les avantages commerciaux dans l'Empire ottoman⁶. Les Ottomans auraient pu facilement s'emparer de Dubrovnik à tout moment et, s'ils ne l'ont pas fait, il est évident qu'ils avaient pour cela de bonnes raisons, indépendantes de la puissance économique de Dubrovnik. Le rôle de cette ville comme centre d'informations et d'espionnage était d'une grande importance pour les Ottomans aussi bien que pour les Occidentaux.

3. *L'essor de l'économie ragusaine*

La République de Raguse savait mettre à profit son indépendance sur le plan politique; peu à peu elle devenait un oasis de liberté et de sécurité dans l'Adriatique. Elle se montra particulièrement puissante sur le plan économique, spécialement habile sur le plan diplomatique, et prudente par-dessus tout⁷. Depuis 1465, pratiquement sur toute sa frontière terrestre, cette petite république patricienne située sur la côte orientale de la mer Adriatique, était confrontée aux Ottomans. Mais elle ne connut pas le sort de ses voisins. Les régions balkaniques riches en minéraux (Serbie, Bosnie), sur lesquelles Dubrovnik fondait sa prospérité – grâce à son rôle d'intermédiaire entre les Balkans et l'Occident – depuis le milieu du XIII^e siècle, tombaient les unes après les autres sous l'occupation ottomane (la Serbie en 1459; la Bosnie en 1463).

Si l'économie fut troublée au XVI^e siècle, elle fut revigorée au XVIII^e siècle. Le commerce du sel, l'exportation des produits d'arrière-pays, les constructions navales ou encore le rôle majeur des Ragusains comme transporteurs maritimes dans tout le monde méditerranéen sont autant de facteurs de cette abondance⁸.

Mais revenons au XVI^e siècle. Le second âge d'or de Dubrovnik va alors se traduire par l'achèvement ou la construction de nombreux édifices publics et municipaux importants, mais aussi par l'édification de multiples maisons et palais urbains de riches habitants et de nobles de la ville⁹.

⁶ Bojović 1998, p. 122.

⁷ La République commença très tôt à fondre des armes pour sa défense et à construire de hautes murailles autour de la ville. Voir Beritić 1955, pp. 9-21.

⁸ La République avait produit de grandes quantités de sel dans ses salines de Ston ainsi que des draps de laine ce qui représentait une très importante activité dans la ville. Cette production, commencée sur une vaste échelle au début du XV^e siècle avec une forte participation italienne se développa très rapidement, les draps étant un article essentiel pour l'exportation ragusaine dans les Balkans. Elle exportait aussi des produits locaux parmi lesquels fourrures, cuirs, miel, cire, bois et l'argent déjà mentionné. Voir Krekić 1980, p. 315.

⁹ «Il y a de très belles fontaines, de beaux monastères, les rues, grandes et belles, mais les maisons sont toutes mal commodes à l'intérieur bien que de l'extérieur elles paraissent assez belles

4. Dubrovnik – crise et conséquences du tremblement de terre

Depuis plus de deux siècles, l'histoire de Dubrovnik a fait l'objet de travaux et de recherches des historiens, venant de tous les horizons géographiques et épistémologiques. Dans cette perspective, une recherche sur le rapport entre la production architecturale et l'état économique semble bien s'inscrire dans le droit-fil des études sur le développement, tant stylistique que typologique, de l'architecture ragusaine.

La période de prospérité ragusaine est marquée par un tremblement de terre destructeur qui ravagea la ville en avril 1667. Un effroyable incendie anéantit ce qui restait des bâtiments. Seuls y échappèrent les remparts, le palais *Sponza*, le Palais du Recteur et quelques églises et demeures. Ce tremblement de terre que la ville subit la dévasta et coûta la vie à bon nombre de ses habitants. Avant le séisme, Dubrovnik était une ville bruyante, agitée et surpeuplée. D'après les recherches récentes de Nenad Vekarić, au moment même du séisme à Dubrovnik, habitaient 4500 mille personnes. Les mêmes recherches montrent qu'en avril 1667, à cause du séisme, 42% des habitants perdirent la vie, ce qui signifie que dans la ville restaient environ 2500 habitants. Il faut prendre en considération aussi le fait qu'à Dubrovnik, comme ailleurs, il y avait beaucoup d'habitants absents soit à cause de leurs études, soit à cause de leurs travaux à l'étranger. En même temps il faut souligner que la ville, étant située en croisement des routes maritimes, était depuis toujours fréquentée par de nombreux navires et voyageurs venus visiter la ville.

Dans la «Ville de liberté», l'événement catastrophique se produisit à un moment de stagnation de son économie autrement florissante. Cette crise qui commença à la fin du XVI^e siècle devint plus sérieuse au siècle suivant car elle fut accompagnée de conflits politiques. Le XVII^e siècle était une période de récession qui s'intensifiait dans toute la Méditerranée¹⁰. La guerre de Candie entre Venise et l'Empire ottoman qui voulait s'emparer de l'île de Crète, alors possession de Venise, était dans sa dernière phase. Les parties belligérantes virent dans le malheur de la ville dévastée une bonne occasion de s'approprier des territoires. Au cours de multiples tentatives, Venise s'était attaquée en vain aux activités commerciales de Raguse. L'Empire ottoman conquiert rapidement la Crète, alors la plus grande et la plus riche province de l'Empire vénitien et l'économie vénitienne basée sur le commerce avec le Proche-Orient fut épuisée par la durée de ce conflit. Elle tenta donc d'empêcher les activités maritimes de Raguse en la menaçant par une intervention militaire, en posant des obstacles à la circulation des marchandises, en procédant à des pillages et en diffusant de fausses nouvelles sur l'apparition des maladies contagieuses. De plus, Venise imposa de fortes taxes sur la navigation dans l'Adriatique entre 1630

et antiques» (Du Fresne-Canaye 1573, p. 18).

¹⁰ Čosić, Vekarić 2011, p. 45.

et 1635. Dans un tel climat, la petite République était obligée de réorienter ses activités vers les villes italiennes proches des États pontificaux¹¹. En dépit de cette réorientation qui constituait une tentative de sauvetage d'un commerce déjà très réduit, la crise maritime fut suivie d'une crise inévitable du commerce continental¹². Dans une telle atmosphère, l'énorme flotte que Raguse possédait au XVI^e siècle diminua d'un tiers au XVII^e siècle¹³. Suite à cette crise provoquée par les différents facteurs exposés dans les chapitres précédents, les caisses de l'État de Raguse se vidaient de plus en plus. En d'autres termes, une crise conduisant à une autre, la République ne fut plus capable de payer le tribut annuel aux Ottomans pendant quelques années. Après le séisme, la République comptait sur l'aide de la Sublime Porte en espérant que le Sultan aurait de la compréhension pour sa situation difficile. Elle envoya ses diplomates à Constantinople afin de négocier avec le Sultan la suspension, pendant ces années pénibles, des taxes que la République lui devait. Cependant, le grand vizir Kara Mustapha était impitoyable, notamment pendant la préparation de sa nouvelle expédition contre l'Autriche et la Pologne en 1678. Il menaça de s'emparer de Raguse si cette dernière ne payait pas les 2.150.000 thalers¹⁴ (350.000 ducats) qu'elle lui devait¹⁵. Un des plus illustres aristocrates ragusains, Nikolica Buna, politicien et diplomate (*poklisar*-ambassadeur spécialisé dans les relations avec la Sublime Porte) perdit même sa vie dans une geôle de Silistra en 1678. Pour la cité ragusaine, la morte de ses nobles emprisonnés à Silistra était une preuve évidente de l'insensibilité ottomane et elle décida de continuer à demander l'aide militaire, politique et financière à ses alliés traditionnels: le pape, l'Espagne, l'Autriche, le royaume de Naples et la petite République de Lucques qui étaient les seuls à réagir et à offrir leur secours. Le secours consistait en nourriture et en armes. Par exemple, la République de Lucques offrit 500 carabines et 1000 livres de poudre. Le pape Innocent XI consacrait tous ses efforts à maintenir l'union des états européens contre les Turcs. Par contre les monarchies espagnole

¹¹ Ancône, Bari, Barletta, Naples et les ports grecs.

¹² Les villes comme Constantinople, Salonique et les autres centres commerciaux le long de l'axe danubien réduisaient le commerce avec Raguse et ranimaient la concurrence avec Venise. Cette dernière obtint, en 1676, le droit de transporter le sel, par mer, jusqu'à la rivière Neretva. Mais les Ragusains ne sont définitivement repoussés qu'après la bataille de Vienne, lorsque Venise prend le contrôle du cours inférieur de la Neretva.

¹³ On estime qu'entre 1667 et 1695 la flotte commerciale ragusaine ne compta que soixante-quinze navires (cent soixante-dix navires de 55.000 tonnes, d'une valeur de sept cent mille ducats en 1570). Au début du XVIII^e siècle, en conséquence de cette crise qui ne cessait pas de s'aggraver, la flotte ragusaine ne compta qu'une quarantaine de voiliers ragusains, d'une capacité totale de 2900 tonnes. Voir Ćosić, Vekarić 2011, p. 48.

¹⁴ Après 1564, les monnaies courantes seront les *taller*, les thalers turcs ou hongrois. Voir Braudel 1966, p. 444.

¹⁵ Incluant le remboursement des taxes douanières illégales infligées aux commerçants turcs durant la guerre de Candie et le dédommagement des biens des citoyens turcs tués durant le séisme, biens qui revenaient au sultan selon le droit musulman: il s'agissait de 300 sacs pleins de ducats d'or.

et autrichienne, également alliées de la République Ragusaine, furent affaiblies après l'accord de Westphalie (1648) et la paix des Pyrénées (1659). Avec les changements de la géopolitique européenne et l'affirmation de la prédominance française sur la scène politique, il y eut aussi changement des acteurs sur la scène commerciale. Les navires hollandais, anglais et hanséatiques, s'emparèrent des affaires commerciales dans les pays du Levant, tandis que la France dominait le commerce avec l'Empire ottoman.

Finalement, en 1679, Kara Mustafa changea d'avis et permit aux Ragusains de ne payer que deux tiers de la somme que la République lui devait. De plus, en 1683, à la veille d'une nouvelle guerre, les députés ragusains emprisonnés jusqu'alors furent libérés. La situation économique alarmante de la République sous la protection de Saint Blaise dépendait donc de la résolution des problèmes entre les Vénitiens et les Ottomans. Une fois les Ottomans battus devant la Vienne en 1683, le rapport des forces fut modifié définitivement dans le sud-est de l'Europe. Ce fut le moment crucial pour Raguse car elle devait changer irrévocablement sa politique extérieure. Un an après la défaite des Ottomans, son émissaire Rafael Gozze conclut avec l'empereur Léopold – l'accord de Vienne – qui prévoyait la prolongation, à Raguse, de l'administration Hungaro-Croate, selon ce qui avait été établi par la charte de Višegrad en 1358. D'après cet accord l'obligation des Habsbourg était d'assurer, comme avant, la protection de la République en échange d'un tribut de cent ducats et l'obligation de payer les frais de séjour du gouverneur impérial. C'était une période pendant laquelle Raguse vit la possibilité de se libérer définitivement de la tutelle ottomane. Néanmoins, cela ne fut pas possible car les Français avaient déclaré la guerre à l'empereur et Raguse ne voulait pas prendre des risques: elle se lia encore une fois aux Ottomans afin d'éviter le risque de demeurer sans leur protection. Elle remboursa au Sultan Mehmed II toutes les taxes qu'elle lui devait de 1686 à 1695¹⁶. La République restait sous la protection de la couronne hongroise mais elle ne voulait pas laisser au hasard ses relations avec les Ottomans, malgré la situation fragile de l'Empire.

Outre le blocus imposé par Venise, les changements géo-économiques, les guerres et les crises qui secouaient l'empire, les conséquences du séisme qui jeta à bas la plupart des édifices vidaient de plus en plus les caisses de l'Etat. Ce contexte, faute d'activités maritimes – elles étaient suspendues pour les raisons décrites précédemment – conduisait la République au bord de l'abîme. Pourtant les XVII^e et XVIII^e siècles furent, à bien des égards, le temps de la reconstruction de la ville de Dubrovnik. Les capitaux importants amassés grâce au commerce furent en effet investis dans des propriétés foncières aux alentours de la ville ou dans des banques étrangères, le plus souvent en Italie. Or la crise qui avait débuté avant le séisme se manifestait aussi à travers les dépôts des Ragusains dans les banques: tant les établissements ragusains que les particuliers avaient

¹⁶ Le sultan Mustafa II était d'accord qu'on lui paye 42.500 thalers. Voir Harris 2003, p. 345.

déposé vers 1640 six cent quatre-vingt mille ducats dans les banques étrangères, ce qui était plus que l'ensemble du capital investi dans les activités maritimes et le commerce.

De ce qui précède, on peut conclure de façon certaine que, pendant la seconde moitié du XVI^e siècle, Raguse subit un ralentissement de l'activité économique. En dépit de ce ralentissement, une activité architecturale très poussée s'imposa dans la cité. Exposée au danger turco-vénitien, Raguse fixa la priorité dans la rénovation de ses remparts, heureusement peu touchés par le séisme¹⁷. Afin de rétablir l'ordre dans la ville, Luka Zamanja, membre du Sénat, forma un gouvernement de 10 patriciens qui choisirent trois nobles afin de superviser les déblaiements des rues cependant que trois autres supervisaient la reconstruction des murailles. En outre, le plan de la restauration de l'église de St. Blaise, également peu endommagée, débuta très vite. Cette église remplaça la cathédrale complètement détruite dont la reconstruction ne commença qu'en 1675.

5. *Production architecturale*

Notre attention est particulièrement éveillée par la construction de nouveaux édifices sacrés baroques: la cathédrale Notre-Dame (1672-1713), située à l'emplacement d'un ancien sanctuaire paléochrétien puis d'une basilique romane monumentale; l'église Saint-Ignace (début du XVIII^e siècle) flanquée du Collège jésuite, auxquels on accède par un escalier de style baroque (1735); l'église Saint-Blaise (1707-1714) à l'emplacement d'une ancienne église gothique. La ville se dota également de lazarets (XVII^e siècle) et d'une tour de guet (1706-1708). Ainsi Raguse adopta, lors de sa reconstruction, un caractère nettement empreint de l'esprit baroque, sur une base médiévale¹⁸. Et cela à une période où la cité devait affronter à la fois une rénovation longue et coûteuse et la contrainte vitale de défense de l'intégrité de son territoire contre les pressions de plus en plus fortes des Ottomans et de Venise.

¹⁷ La réparations de remparts est un indicateur de ceux qui ont été touchés par le séisme. Il s'agit des bastions de St. Marguerite de Pilè, le bastion appelé Zvijezda ainsi que Drezdvenik et les forts: Lovrijenc, St. Jean, Revelin. Voir Beritić 1955, pp. 192-205, pour les détails de paiement et de frais consacrés à la réparation des murailles.

¹⁸ Marković 2011, p. 470.

6. *Les bâtiments disparus après l'année 1667*

Si l'on veut évaluer l'ampleur de ce cataclysme¹⁹, il est nécessaire de compléter cet article par une liste de bâtiments démolis; on mentionnera déjà le Palais du Recteur qui était gravement endommagé, puis la cathédrale de la Vierge Marie dont la destruction était complète, mais il y eut aussi un grand nombre d'églises disparues à jamais qui ne devraient point être oubliées: l'église paroissiale de St. Barbara, l'église de St. Fosca, celles de St. Jacques, de St. Croix et de St. Lucie, ainsi que l'église de St. Martin qui faisait partie du couvent de St. André, lui aussi détruit; l'église de St. Nicolas de Tolentino avec son hospice, l'église de St. Pierre le Bonnet, parfois appelée St. Pierre le Petit, également avec son hospice; le couvent de St. Marc (ou St. Barthélemy) mais aussi ceux de St. Michel et de St. Thomas dans le quartier de *Pustijerna* et l'église de Trois martyres de Catarro (*Kotor*), ceci pour clore la liste²⁰.

Il est important de signaler aussi que le nombre de maisons privées détruites dans le séisme reste inconnu. Mais nous disposons quand même d'une information qui décrit la situation: il s'agit d'une lettre que le Sénat ragusain adressa au pape. On y lit entre autres: «pas même une maison reste habitable après le tremblement de terre». Mais les maisons privées furent reconstruites en respectant le plan orthogonal des rues qui se coupent à angle droit et en utilisant les matériaux des maisons détruites. Aussi le nombre de maisons privées ravagées en 1667 reste obscur²¹.

7. *Reconstruction de la ville*

Néanmoins, il est important de souligner que les monastères des Dominicains et des Franciscains survécurent à la catastrophe. Les Franciscains devaient reconstruire une nouvelle tour et malheureusement leur bibliothèque fut détruite par l'incendie. L'église de St. Sauveur aussi était presque intacte ainsi que le palais *Sponza* (connu sous le nom de *Divona* aussi).

La question qui s'impose est de savoir quels moyens utilisa le gouvernement de la République pour payer les architectes étrangers dont les services étaient plus coûteux que ceux des constructeurs locaux et pour payer tous les frais des grands chantiers qui occupèrent la ville après le mois d'avril de l'année 1667. Comme la flotte commerciale parvint à conserver un grand nombre de ses activités, l'argent continua à se déverser dans les caisses de l'État. En outre, les

¹⁹ Raguse et ses alentours connurent sept séismes après 1365. Celui en 1667 était d'une intensité de 10 sur l'échelle MCS (MWN). Voir Kuk, Prelogović, Kuk 2009, p. 20.

²⁰ Beritić 1956, part 1, pp. 52-81.

²¹ Harris 2003, p. 329.

sommes si élevées déposées dans les banques étrangères avant la crise jouèrent un rôle non négligeable dans la reconstruction.

Grâce aux documents conservés dans les Archives nationales de Dubrovnik, particulièrement ceux qui figurent dans la série *Fabrica*²², on sait qu'à cette période il y eut 360 paiements émanant de l'État, d'un montant maximum chacun de 400 *hyperperi*²³.

Parmi les autres sources de financement, l'État ragusain demanda la permission d'exploiter une subvention accordée pour la reconstruction de la cathédrale par ses archevêques. La ville voulait aussi disposer de l'argent de ses citoyens riches qui n'avaient pas d'héritiers et dont les propriétés revenaient à l'État. Cet argent fut déposé dans les banques italiennes. Stefan Gradić fit bien son travail d'intermédiaire et le gouvernement se vit accorder de retirer des montants considérables. Par exemple la somme de 71.665 *scudi*²⁴, représentant les intérêts des investissements de l'État dans les banques de Rome entre 1669 et 1673²⁵.

C'est aussi grâce aux Archives de Dubrovnik que l'on connaît le montant réservé pour la restauration du Palais du Recteur. En 1668, le Sénat décida de procéder à sa réparation afin de permettre au recteur d'y séjourner avec sa famille. Cette même décision précisait qu'il fallait rebâtir le portique principal avec ses colonnes et ses arcades²⁶. En 1668 l'architecte Francesco Cortese de Rome arriva à Dubrovnik pour prendre en charge ce Palais du Recteur ainsi que d'autres travaux sous la direction de la République²⁷. Les travaux furent surveillés aussi par les trois patriciens, parmi lesquels Sigismund Gundulić fut choisi comme le représentant de l'État habilité à mener toutes les transactions. Finalement, en février 1672, le Sénat affecta la somme de 3000 ducats par an à la restauration du palais. En mai de cette même année, cette somme fut augmentée pour atteindre 4000 ducats, ce qui représentait une différence importante de 1400 ducats en 1670. Toutefois cette somme fut réduite en 1685 à 1500 ducats puis finalement à 1000 ducats en 1685 et 1686²⁸.

Quelques jours après le séisme, le 20 avril 1667, le Sénat décida d'investir 1000 ducats pour la réparation de l'arsenal, le palais *Sponza* ainsi que les autres édifices publics et en 1668, il attribua une somme de 4000 hyperpères pour les travaux publics²⁹.

²² Državni Arhiv Dubrovnik / Archivio di Stato di Ragusa (DAD), *Fabricae, Libro della Fabrica di S. Biaggio*, 1667, f. 117.

²³ Les comptes étaient souvent exprimés en hyperpères ragusains, monnaie de compte (3 hyperpères = 1 ducat vénitien). Voir Krekić 1961, p. 77.

²⁴ 1 scudo = 36 grossi, 1 ducat = 40 grossi; 71.665 scudi = environ 64.500 ducats. Voir Harris 2003, app. II.

²⁵ Harris 2003, pp. 173, 175.

²⁶ DAD, *Acta Consilii Rogatorum (Cons. Rog.)* 116, f. 92v.

²⁷ DAD, *Cons. Rog.*, 116, f. 113v. Pour les deux mois qu'il passa à Dubrovnik Cortese toucha un salaire de 44 ducats et 10 grossi. DAD, *Acta Consilii Minoris (Cons. Min.)* 83, f. 42v.

²⁸ DAD, *Cons. Rog.*, 127, ff. 288v-289r.

²⁹ DAD, *Cons. Rog.*, 116, f. 25.

Toutefois l'argent n'était pas le facteur le plus important dans ce processus de rénovation. L'activité diplomatique de nombreux Ragusains de haut rang vivant dans divers pays d'Europe y contribua pleinement³⁰. Dans ce processus complexe et délicat, un nom émerge. C'est celui de l'abbé Stefan Gradić (1613-1683), bibliothécaire à la Bibliothèque vaticane et ambassadeur Ragusain à Rome qui, grâce à ces liaisons et relations diplomatiques et à son influence dans les milieux ecclésiastiques européens, organisa depuis Rome, des années durant, l'envoi de secours à Raguse et aida à la restauration de la cité. De bonnes relations diplomatiques avec le pape servirent la ville plus que l'argent dont elle avait besoin pour la reconstruction et pour payer le tribut annuel aux Ottomans. Le pape Clément IX dépêcha à Dubrovnik son ingénieur, Giulio Cerutti, qui devait juger la situation après le séisme. Aussi avait-il pour tâche de proposer un plan concernant les maisons qui donnaient sur la rue principale (*Placa, Stradun*)³¹. Aujourd'hui Stefan Gradić est connu sous le nom de *pater patriae* ou *rénovateur de la Cité et de la liberté*.

C'est grâce à la construction de la nouvelle cathédrale que le baroque romain et ses expérimentations stylistiques furent adoptés à Raguse. A l'instigation du ragusain Stefan Gradić, Pier Andrea Bufalini, par ailleurs cartographe, originaire d'Urbino, dessina le projet de la cathédrale de la Vierge Marie à Dubrovnik. En 1672, le Sénat de la République accepta la proposition de Bufalini et décida de construire la nouvelle cathédrale d'après un modèle en bois envoyé par Gradić. Non seulement il trouva l'architecte et envoya le modèle de construction, mais encore il trouva la somme nécessaire pour entreprendre la construction. Il s'agissait de l'héritage du patricien Ragusain Marinko Gundulić qui appartenait jusqu'à ce moment à l'église de Loreto de Rome: le capital de 4000 *scudi* (environ 3600 ducats) fut expédié à Dubrovnik sous condition que, chaque année, les trésoriers de la cathédrale Ragusaine offrent un calice doré d'une valeur de 40 *scudi* comme gage de reconnaissance. Le capital de Gundulić fut utilisé à partir de 1673. Outre cette manne, Gradić trouva d'autres sources d'argent pour mener la construction. Par exemple, il obtint du pape la permission d'utiliser une moitié de l'argent que les pécheurs anonymes donnaient à l'église pour le pardon de leurs fautes. Le premier architecte sur ce grand chantier fut le génois Paolo Andreotti³². Pendant son séjour à Dubrovnik, qui ne dura que 3 ans (1671-1674), Andreotti construisit aussi la maison de Gradić. En 1667 seulement, la construction de la cathédrale reprit son cours avec l'architecte Pierre Antonio Bazzi³³ qui resta à Dubrovnik un an à peine (1667-1668). Cette période pendant laquelle la petite République se trouvait sous la pression du sultan Kara Mustafa fut une des plus difficiles pour son économie³⁴. Gradić

³⁰ Les nobles de la République qui séjournait en Italie en tant que les agents de la République.

³¹ Köbler 1915, p. 122.

³² Köbler 1913, pp. 40, 186-187, 188, 259, 261, 164, 267.

³³ Köbler 1913, pp. 307, 326, 395, 399, 401, 413.

³⁴ Voir p. 8.

décéda à Rome en 1683 (la même année que le grand vizir ottoman) sans avoir vu la fin de la construction de son œuvre somptueuse³⁵. C'est sans doute à cause des problèmes posés par Kara Mustafa que la construction de la cathédrale connut une longue période de suspension pendant 11 ans. Le nouvel architecte, le Sicilien Tommaso Napoli³⁶, ne fut envoyé à Raguse qu'en 1689. On ignore jusqu'à quand Napoli demeura à Raguse³⁷, mais la construction avança très bien sous sa direction. Elle s'acheva sous Ilija Katičić, architecte local, en 1713³⁸. D'après les comptes tenus à Rome par Gradić pour la période allant du mois de mars 1672 à la fin de novembre 1673, on dépensa 1600 ducats pour la construction de la cathédrale³⁹.

En même temps que la cathédrale, l'église Saint-Ignace était construite pour les jésuites ragusains sur la base d'un projet réalisé en 1699 par Andrea Pozzo (1642-1709)⁴⁰, grand fresquiste et architecte jésuite romain. Il est important de mettre en relief cet exemple aussi car l'église jésuite de Raguse est inspirée des constructions romaines jésuites (l'église Il Gesù et l'église Saint-Ignace-de-Loyola)⁴¹. Il s'agissait d'un grand chantier pour lequel il fallait détruire une vingtaine de maisons privées afin de construire le collège et l'église jésuites⁴². La République négocia toute la deuxième moitié du XVI^e siècle afin d'obtenir ce collège jésuite dans sa ville⁴³. Trois *procurateurs* furent choisis pour ramasser les dons. La famille patricienne de

³⁵ Pour comprendre le rôle incontournable de Stefan Gradić dans la construction de la cathédrale, il est indispensable de lire sa lettre intitulée «Instruzione per la fabrica di duomo di Ragusa» sur le choix de style, d'architecture, de formes et de matériaux, publiée par Prijatelj 1958, pp. 133-139. L'originale se trouve dans: DAD, *Acta S. Mariae Maioris*, XVII^e siècle, VII, ff. 1-7.

³⁶ Horvat-Levaj, Seferovic 2003, pp. 163-183.

³⁷ La dernière fois que son nom apparaissait, c'était en 1698.

³⁸ Horvat, Levaj 2006, pp. 189-217.

³⁹ Il précise tous les frais, dont on ne cite ici qu'une petite partie: «Spese fatte a Roma a servizio della fabbrica del Duom di Ragusa da marzo nell'anno 1672 a tutto novembre 1673».

Per cassa del modello grande della chiesa mandato che resta di pagarsi	1.50
Per dato all'architetto	6.20
Per la giornata dell'ebanista a uno scudo al giorno	33
Per le fatture dell'intagliatore	13.30
Per le fatture del tornitore	2.50
Per le tavole et altre materie e cose minime	2.42
Per la casa nella quale è incluso s'è mandato il modello	1.25
Per portar sino a Ragusa e spedizioni da Roma	3
	61.67

⁴⁰ Prijatelj 1958, p. 130.

⁴¹ Marković 2011, p. 486.

⁴² La liste des maisons détruites était publiée par Prijatelj 1958, p. 153. Son origine se trouve aux DAD, *Actae Sanctae Mariae Maioris*, XVII^e siècle, T. XI, N. 1254, 1643.

⁴³ La première fois que fut émise l'idée de construire ce complexe date de 1555; voir Trška-Miklošić 2009, p. 125.

Gundulić, proche des jésuites, laissa en héritage des sommes importantes pour ce projet; dans le testament de Stjepan Ivanov Gundulić, décédé en 1585, on trouve 200 ducats attribués au collège jésuite⁴⁴; en 1634 Marin Gundulić, jésuite à Ancône et d'origine ragusaine, laissa son héritage de 18.000 *scudi* pour la construction du collège⁴⁵. La valeur de cette fondation fut estimée en 1658 à 44.000 ducats⁴⁶. En 1706, la patricienne Pera Gundulićeva laissa tous ses biens au collège et à l'église jésuites⁴⁷. En outre quatre plébéiens ragusains offrirent 480 ducats et en 1676, l'empereur Léopold I, poussé par la bonté de sa femme Eleonora, fit offrande de 800 florins pour la continuation de la construction. Stefan Gradić envoya en 1653 à Dubrovnik le jésuite Giovanni Battista Canauli qui dressa le plan urbanistique de la partie de la ville où il fallait construire l'église et le collège jésuites. Le processus de préparation du terrain était lent et il fut terminé en 1690. Les maisons achetées après le séisme coûtaient bien sûr beaucoup moins cher que celle achetées avant l'année 1667. La dernière phase s'acheva avec l'achat de l'église détruite de Ste. Lucie pour laquelle on paya 130 ducats⁴⁸. Pendant 5 ans ce chantier, dont le projet émanait de l'architecte jésuite Serafino Fabrini⁴⁹, avançait doucement pour finir par la destruction du bâtiment pendant le séisme en 1667. Cet évènement horrible offrit quand même l'opportunité aux jésuites d'acheter plus de terrains que prévu et d'y construire un bâtiment plus grand.

L'année 1699 fut marquée par le début de la construction de l'église jésuite de Saint-Ignace. Le collège offrit une somme de 1.000 *scudi* pour son commencement. En tant qu'œuvre très importante dans l'histoire de l'architecture baroque⁵⁰ de cette région (Adriatique du sud), cette église projetée par Andrea Pozzo, architecte italien de renommée, était coûteuse. La construction fut achevée en 1725.

Ce nouveau complexe situé sur une hauteur exigeait un escalier pour lier les deux niveaux de la ville dont le plan, jusqu'à l'année 1667, gardait des caractéristiques médiévales. L'escalier de Pietro Passalacqua, inspiré par *Scala di Spagna* de Francesco de Santis, fut implanté dans une partie de la ville détruite par le séisme. Avec le collège jésuite et l'église de Saint-Ignace, il forme encore aujourd'hui l'ensemble le plus baroque de Raguse. Sa construction commença en 1735. Il est de notoriété que l'architecte était payé 1 ducat par jour et qu'il avait le droit d'habiter dans une maison dans la ville, ce qui était déjà une tradition⁵¹.

⁴⁴ DAD, *Testal. Notariae*, n. 51, 1559-1602, f. 193.

⁴⁵ Vanino 1938, p. 696, original: Instrument. Lib. VIII. f. 199, Rome, Fondo Gesuistico.

⁴⁶ Vanino 1937, p. 13.

⁴⁷ Parmi ses biens: des vignobles, des terrains à Police, Orašac, Kliševo et Mrčevo. Elle fut enterrée avec son fils Franjo dans la chapelle de St. François Xavier, dans l'église, ce qui constituait son dernier vœu.

⁴⁸ Beritić 1956, p. 54.

⁴⁹ Il arriva à Dubrovnik en 1661; voir Vanino 1938, p. 697; Trška-Miklošić 2009, p. 129.

⁵⁰ D'après Marković 2003, p. 602. Dans cette église on voit pour la première fois les éléments de l'époque du baroque mûr et tardif.

⁵¹ Les étrangers qui travaillaient pour l'Etat avaient le droit d'habiter dans une maison que

Le dernier grand chantier pour lequel la ville s'imposa de réserver de fortes sommes d'argent fut celui de l'église du saint patron de Raguse, l'église de St. Blaise. Bien que cette église survécut au séisme, il fallut la rebâtir après un incendie qui se produisit en mai 1706. L'histoire de cette église n'était pas aussi compliquée que celle de la cathédrale. Après avoir brûlé, en vue de sa reconstruction, le Sénat invita pour la première fois un architecte vénitien à Raguse. Marino Gropelli dressa deux projets dont un était orienté est-ouest (l'orientation de l'église précédente) tandis que l'autre, accepté par le Sénat, était orienté nord-sud. Gropelli commença son travail en 1706 et l'acheva en 1715. Le Grand Conseil décida de réserver une somme de 10.000 ducats pour ce chantier⁵² cependant que l'architecte vénitien gagnait 10 ducats par jour⁵³. Le même architecte était chargé de la reconstruction de la *loggia* de la Garde de la cité. Dans le Palais du Recteur il sculpta le tombeau du Christ. Pour ce travail il fut récompensé d'une médaille d'or⁵⁴.

8. Conclusion

D'après les exemples de réalisation architecturale après l'année 1667, il apparaît clairement que l'économie ragusaine mise à genoux par différents facteurs n'était pas en mesure d'influencer la production architecturale autant que l'on aurait pu s'y attendre dans des conditions normales. Pourtant, le gouvernement de cette tenace République insista sur la construction de certains complexes de bâtiments (par exemple celui des jésuites) et n'hésita pas à prendre les décisions idoines sur la reconstruction du Palais du Recteur ou de l'église de St. Blaise en dépit de l'ampleur des coûts. La République parvint à imposer son contrôle sur tous les projets de constructions ainsi que sur les budgets nécessaires.

Le second âge d'or de l'économie ragusaine se déroula au XVI^e siècle pendant lequel la flotte ragusaine domina la Méditerranée orientale. Outre la Méditerranée, avec ses cent soixante-dix navires totalisant cinquante-cinq mille tonneaux, d'une valeur de 700.000 ducats en 1570, et ses cinquante consulats établis dans tous les grands ports depuis Goa en Inde jusqu'à Londres, la République de Saint Blaise

l'Etat réservait pour chacun d'eux. Les frais de loyer étaient d'environ 30 hyperpères, un loyer stable pendant quelques siècles.

⁵² DAD, *Acta Consilii Maioris (Cons. Maior.)*, 140, f. 70. Cette décision fut modifiée plusieurs fois car la somme désignée en 1706 ne suffisait pas.

⁵³ DAD, *Cons. Maior.*, 140, f. 139r.

⁵⁴ Recevoir un médaillon d'or était un grand honneur. Voir Lonza 2009, p. 213 et DAD, *Cons. Maior.*, 140, ff. 146, 123v: «Rimunera il detto Gropelli con ducato 200 et uno Duplione auri ponderis nummorum aureorum viginti hungaricorum cum Effigie gloriosissimi Sancti Blasii nostri Protectoris» publié pour la première fois dans Foretić 1980.

possédait l'une des flottes de l'Atlantique les plus importantes. Selon Fernand Braudel, les bateaux ragusains arrivèrent jusqu'au Pérou.

Tout au contraire, le XVII^e siècle fut la période la plus ingrate pour la production architecturale qui souffrit des guerres de Candie. La situation aurait dégénéré dangereusement pour Dubrovnik si ses *poklisari* n'avaient pas réagi de bonne heure. Le tribut énorme que Kara Mustafa exigeait sous le prétexte de punir la République ragusaine de son soutien aux Vénitiens pendant les guerres de Candie était une des raisons des lenteurs dans la construction de la cathédrale. Il s'avère qu'au XVII^e siècle la valeur du tribut annuel ragusain était d'environ 42 kgs d'or. Au XVIII^e siècle, pareille somme permettait d'acheter 12.500 vaches. Néanmoins le tribut que la République payait aux Ottomans ne fut presque jamais une charge trop lourde pour les caisses de l'Etat.

Excellents diplomates, les Ragusains savaient cacher leur richesse. Pour des raisons de sécurité ils ne voulaient jamais que les Ottomans soient au courant de tous leurs succès marchands. C'était la raison pour laquelle la ville n'entretenait pas d'ambassade en Turquie et que ses *poklisari*, lorsqu'ils étaient envoyés à Istanbul, n'étaient habillés que modestement. La phrase célèbre que tout ambassadeur devait prononcer lors de la remise du tribut était: «On n'a rien, l'argent pour le tribut est tiré de notre propre sang». Quand le sultan Kara Mustafa voulut punir les Ragusains en exigeant 350.000 ducats, les *poklisari* affirmèrent: «Nous ne pouvons que le payer de notre propre sang. Tuez-nous afin de compenser la dette».

Ainsi, il est indéniable que la prospérité de la ville était considérable même pendant les périodes les plus troublées. Le gouvernement trouvait toujours une solution: soit grâce à une personnalité exceptionnelle comme Stjepan Gradić, qui jouissait d'une très grande réputation parmi la curie pontificale, qui permit au gouvernement de disposer de l'héritage des Ragusains déposé dans les banques romaines, soit par les dons des citoyens, comme dans le cas de l'église jésuite. Ainsi le gouvernement ragusain disposait non seulement des bénéfices du commerce mais il contrôlait en plus les comptes privés des Ragusains décédés sans héritier. Le gouvernement ragusain pouvait aussi compter sur ses agents qui œuvraient en faveur de la République depuis l'Italie. Leur aide était précieuse dans les temps difficiles pour la République.

Enfin, dernier point mais non des moindres: nous voudrions mettre en relief le fait que la République faisait très attention en proposant leur salaire aux architectes italiens (sauf dans les cas d'Onofrio di Giordano della Cava et Michelozzo Michelozzi). Ils n'étaient jamais très bien payés et dans certains cas – comme dans le cas d'Andreotti ou celui de de Bazzi – la République ne voulait pas même honorer ses engagements envers les architectes. Les documents témoignent qu'Andreotti quitta Dubrovnik *per suo gusto* et que le Sénat désapprouva cette attitude⁵⁵. Une fois parti, le Sénat demanda à Gradić

⁵⁵ Körbler 1913, p. 40.

de trouver quelqu'un «bien plus compétent mais pour ce même salaire»⁵⁶. Dans le cas de Pier Antonio Bazzi, l'architecte constata que la République lui devait l'argent. Il s'avère que les Ragusains voulaient des architectes très compétents mais ils n'étaient pas prêts à payer cette compétence à son juste prix. Il faut pourtant mettre en relief le fait que le célèbre architecte Jacopo Sansovino (Florance 1486 – Venise 1570), en tant qu'employé de la *Procuratia Supra* à Venise avait le salaire de 180 ducats par mois. Voici une preuve que nous montre que la République de Raguse était quand même concurrente sur le marché du travail.

La République de Raguse représente un cas assez particulier dans l'histoire de l'architecture. Malgré les difficultés économiques et politiques, la Ville ne cessa pas de se doter de nouveaux bâtiments qui témoignent encore aujourd'hui de l'opulence de la cité-Etat de Raguse. Ce fut lorsque l'économie était au plus bas que la production architecturale connut son apogée.

Références bibliographiques / References

- Beritić L. (1955), *Utvrdjenje grada Dubrovnika* [Les fortifications de la ville de Dubrovnik], Dubrovnik: Društvo prijatelja Dubrovačke starine.
- Beritić L. (1956), *Ubikacija nestalih građevinskih spomenika Dubrovnika* [Travail de localisation des bâtiments disparus de Dubrovnik], «Prilozi povijesti umjetnosti u Dalmaciji», 10, pp. 15-83.
- Bojović B. (1998), *Raguse et l'Empire ottoman 1430-1520*, Paris: Editions de l'association Pierre Belon.
- Braudel F. (1966), *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris: Armand Colin.
- Cabanes P., Chaline O., Doumerec B., Sivignon M. (2001), *Histoire de l'Adriatique*, Paris: Éditions du Seuil.
- Ćosić S., Vekarić N. (2011), *Les rives de l'Adriatique: Raguse et les Bouches de Kotor*, in *Croatie, le temps du Baroque et de Lumières*, sous la direction de I. Golub, I. Supičić, Rennes: Presses universitaires de Rennes, pp. 45-59.
- De Diversis F. (2004), *Opis položaja, zdanja, vladavine i hvalevrijednih običaja slavnoga grada Dubrovnika* (Situs aedificatorum, politicae et laudabilium consuetudinum inclitae civitatis Ragusii), Zagreb: Dom i svijet.
- Du Fresne-Canaye P. (1573), *Voyage au Levant*, Paris: Ernest Leroux.
- Fejić N. (2010), *Dubrovnik (Raguse) au Moyen Age, espace de convergence, espace menacé*, Paris: l'Harmattan.
- Foretić V. (1980), *Povijest Dubrovnika do 1808. 2 (od 1525. do 1808.)* [L'histoire de Dubrovnik de 1525 à 1808], Zagreb: Nakladni zavod MH.

⁵⁶ Le salaire d'Andreotti était de 20 ducats par mois; voir DAD, *Acta Cons. Rog.* 118, f. 198r.

- Grujić N. (2007), *Dubrovnik, l'ancienne Raguse*, Paris: Imprimerie nationale éditions.
- Grujić N. (2008), *Onofrio di Giordano della Cava i Knežev dvor u Dubrovniku* [Onofrio di Giordano della Cava et le Palais du Recteur de Dubrovnik], in *Renesansa i renesanse u umjetnosti Hrvatske*, sous la direction de P. Marković, J. Gudelj, Zagreb: Institut za povijest umjetnosti, pp. 9-50.
- Harris R. (2003), *Dubrovnik a history*, London: SAQI.
- Horvat-Levaj K. (2006), *Ilija Katičić u baroknoj obnovi Dubrovnika i Perasta – nove spoznaje o životu i djelu dubrovačkog graditelja i klesara* [Ilija Katičić dans la reconstruction baroque de Dubrovnik et Perast: nouvelles perspectives sur la vie et le travail d'un constructeur et tailleur de pierre de Dubrovnik], «Anali Dubrovnik», 44, pp. 189-218.
- Horvat-Levaj K., Seferovic F. (2003), *Barokna obnova kneževa dvora u Dubrovniku* [La reconstruction baroque du Palais du Recteur à Dubrovnik], «Radovi IPU», 27, pp. 163-183.
- Janeković Roemer Z. (1999), *Okvir slobode* [Cadre de liberté], Zagreb: Hrvatski zavod za povijesne znanosti HAZU Dubrovnik.
- Körbler Đ. (1913), *Pisma opata Stjepana Gradića dubrovčanina Senatu Republike dubrovačke od 1667 do 1683* (Abatis Stephani Gradii Ragusini ad Consilium Rogatorum Rei publicae Ragusinae), Zagreb: JAZU (vol. XXXVII).
- Krekić B. (1961), *Dubrovnik (Raguse) et le Levant au Moyen Age*, Paris: Mouton & Co.
- Krekić B. (1980), *Quelques remarques sur la politique et l'économie de Dubrovnik (Raguse) au XV^e siècle*, in *Dubrovnik: Italy and Balkans in the Late Middle Ages*, sous la direction de B. Krekić, London: Variorum, pp. 311-316.
- Krekić B. (1997), *La navigation Ragusaine entre Venise et la Méditerranée orientale aux XIV^e et XV^e siècles*, in *Dubrovnik: a Mediterranean Urban Society, 1300-1600*, sous la direction de B. Krekić, London: Variorum, pp. 129-141.
- Kuk V., Prelogović E., Kuk K. (2009), *Seizmološke i seizmotektonske značajke dubrovačkog područja*, in *Obnova Dubrovnika: Katalog radova u spomeničkoj cjelini Dubrovnika od 1979. do 2009.*, sous la direction de I. Jemo, N. Brigović, Dubrovnik: Alfa.
- Lonza N. (2009), *Kazalište vlasti* [Théâtre du pouvoir], Zagreb – Dubrovnik: HAZU i Zavod za povijesne znanosti u Dubrovniku.
- Marković V. (2011), *Architecture en Croatie, le temps du Baroque et de Lumière*, in *Croatie, le temps du Baroque et de Lumières*, sous la direction de I. Golub, I. Supićić, Rennes: Presses universitaires de Rennes, pp. 483-505.
- McNeal Caplow H. (1972), *Michelozzo at Raguse, New documents and revaluations*, «Jurnal of society of architectural historians», 2, pp. 108-119.

- Mimica B. (1994), *Numizmatička povijest Dubrovnika* [L'histoire numismatique de Dubrovnik], Rijeka: Vitagraf.
- Miović-Perić V. (1997), *Na razmeđu: Osmansko-dubrovačka granica (1667-1806)*. Dubrovnik: Zavod za povijesne znanosti HAZU u Dubrovniku.
- Prijatelj K. (1958), *Dokumenti za historiju dubrovačke barokne arhitekture* [Documents pour l'histoire de l'architecture baroque de Dubrovnik], «Tkalčicev zbornik», 2, pp.117-156.
- Trška-Miklošić T. (2009), *Neostvoreni projekt isusovačke crkve i kolegija (1659.) u Dubrovniku* [An unrealized project of the Jesuit Church and College (1659) in Dubrovnik], «Radovi IPU», 33, pp. 125-140.
- Vanino M. (1937), *Ljetopis dubrovačkoga kolegija* [Aneles de college de Dubrovnik], «Vrela i prinosi», 7, pp. 7-171.
- Vanino M. (1938), *Gundulići i dubrovački kolegij* [Gundulic et le college de Dubrovnik], «Hrvatska Revija», 12, pp. 693-700.
- Vekarić N. (2011), *Vlastela grada Dubrovnika, 1. Korijeni, struktura i razvoj dubrovačkog plemstva* [Noblesse de la ville de Dubrovnik], Zagreb – Dubrovnik: Zavod za povijesne znanosti HAZU u Dubrovniku.

JOURNAL OF THE SECTION OF CULTURAL HERITAGE

Department of Education, Cultural Heritage and Tourism
University of Macerata

Direttore / Editor

Massimo Montella

Texts by

Roberta Alfieri, Maria Elisa Barondini, Giuseppe Bonaccorso,
Maria Paola Borgarino, Ivana Čapeta Rakić, Silvia Caporaletti,
Giuseppe Capriotti, Elena Casotto, Enrico Castelnuovo,
Carlotta Cecchini, Elena Cedrola, Francesca Coltrinari,
Pietro Costantini, Leonardo D'Agostino, Roberto Di Girolami,
Angela Sofia Di Sirio, Ljerka Dulibic, Maria Grazia Ercolino,
David Frapiccini, Bernardo Oderzo Gabrieli, Diletta Gamberini,
Teresa Graziano, Jasenka Gudelj, Luca Gulli, Lasse Hodne,
Clara Iafelice, Pavla Langer, Giacomo Maranesi,
Predrag Marković, Elisabetta Maroni, Stefania Masè,
Giacomo Montanari, Marta Maria Montella, Enrico Nicosia,
Luca Palermo, Caterina Paparello, Iva Pasini Tržec,
Roberta Piccinelli, Katiuscia Pompili, Francesca Romano,
Anita Ruso, Mario Savini, Cristina Simone, Maria Vittoria Spissu,
Mafalda Toniazzi, Valentina Živković.

<http://riviste.unimc.it/index.php/cap-cult>

